

GEORGES BOUDAREL

SRV
FILE

S. r
SUBJ.

DATE

SUB-CAT

1989

A M^r Douglas Tiche et ses collaborateurs
avec toute mon accumulation et mon
amitié et dans l'espoir de quelque
écho

□ DISSIDENCES □ INTELLECTUELLES □ AU VIET-NAM □

L'AFFAIRE NHAN VAN-GIAI PHAM

Extrait de Politique Aujourd'hui

n°3 Janvier 1989

"Le Centre et ses milieux"

14-16 rue des Petits Hôtels

75010 PARIS

Politique Aujourd'hui en Europe
supplément janvier 1989
Éditions Michel de Maule

■ Les 6 et 7 octobre 1987, près d'une centaine d'écrivains, artistes, chercheurs en sciences sociales et experts de la culture participaient à Hanoi à deux journées de débats absolument exceptionnels dans le cadre du Viêt-nam communiste. L'assistance prenait librement la parole, la direction l'encourageait en ce sens et l'écoutait. Bien des tabous ont été sérieusement malmenés au cours de ce qu'il faut bien appeler un grand déballage. Pour la première fois, Hanoi faisait mentir la publicité d'un petit capitaliste vietnamien des années 1930 : « Lavons notre linge sale en famille avec le savon Viêt-nam ». La réunion ne se tint pas à huis clos.

La relation, parue dans un magazine de Hanoi (Van Nghé, 17 oct. 87), permet de se faire une idée assez précise du climat de cette assemblée, de la liberté de ton de certains de ses participants et de l'attitude du secrétaire général du Parti communiste, Nguyen Van Linh. On serait tenté de dire qu'il imitait les méthodes de Gorbatchev si l'on ne savait par la rumeur vietnamienne qu'il avait la même attitude pour faire prévaloir les réformes à Ho Chi Minh Ville, dans le début des années 1980 : réunir le personnel concerné, lui donner la parole et l'écouter pour prendre ensuite, avec sa coopération, les mesures jugées nécessaires pour tenter de secouer la bureaucratie. « Quelques chiffres méritent de retenir l'attention tout particulièrement. Au cours de ces deux journées de travail totalisant une

quinzaine d'heures,... le Secrétaire Général Nguyen Van Linh n'a parlé que cinq minutes à l'ouverture et exactement cinquante autres en conclusion. Tout le reste du temps, il ne fit qu'écouter les idées des intervenants. La critique littéraire Nguyen Dang Manh ne put s'empêcher de faire une comparaison : « par le passé, lors des réunions avec les grands dirigeants, c'étaient eux qui prenaient la parole d'un bout à l'autre, ou presque. Nous rentrions ensuite chez nous après avoir passé tout notre temps à écouter. Cette fois, c'est l'inverse... Ce seul fait est déjà l'indice d'un renouveau ».

Nguyen Van Linh déclara d'emblée qu'il ne demandait qu'une chose : « regarder la vérité en face ». « Je m'interroge, dit-il en substance. Il semble que depuis la libération jusqu'à ce jour, notre

littérature et nos arts se sont appauvris. Est-ce vrai ? Est-ce faux ? Si c'est faux, je serai le premier à m'en réjouir. Sinon pourquoi en sommes-nous là ? Cela vient-il des contraintes et de la censure imposées d'en haut ? ... S'il en est ainsi, je propose que ce soit un sujet de nos débats. J'aimerais connaître votre point de vue ».

Le premier intervenant fut le poète Cu Huy Cân, ancien ministre à la présidence, représentant du Viêt-nam à l'UNESCO qui « aborda beaucoup trop de questions sans entrer dans le vif du sujet pour les traiter à fond ».

Le théoricien des lettres et des arts, Hô Ngoc, quant à lui, répondit franchement à la question posée : « Oui, nos lettres et nos arts sont pauvres, ils sont pauvres et arriérés comme le pays ». *« Dans le domaine culturel, ce retard provient d'un problème qui n'a « jamais été posé ouvertement et traité à fond, celui des rapports entre la politique et les arts ».* Ainsi en est-on venu à *« unifier, voire assimiler, les arts et la politique, en faisant des premiers un instrument de la seconde qu'ils doivent servir avec une obséquiosité simpliste... l'art a été transformé en instrument de la propagande, il est devenu propagande ».*

Conscient d'avancer sur un terrain miné, Hô Ngoc s'employa à mesurer ses propos et à poser des garde-fous pour éviter tout malentendu. A un moment, comme il hésitait un peu, Nguyễn Van Linh l'encouragea à poursuivre en remarquant :

— *« Ce n'est pas en respectant les garde-fous qu'on pourra changer les choses ! »*

Le Dr Nguyễn Khắc Viện, publiciste fort connu à l'étranger, n'hésita pas à dire : *« Au cours de ces dernières années, nos lettres et nos arts n'ont pu jouer*

entièrement leur rôle. Parce qu'il sont ligotés. La direction dans ce domaine a souvent été primaire, au cours de ces dernières années, on a utilisé la hache du défricheur de forêt pour faire du jardinage sur un parterre de fleurs... Les journalistes, les artistes, les cinéastes se font sans cesse rappeler à l'ordre : faites comme ci, ne faites pas comme ça. Ils sont liés par toute une série d'interdits. De temps à autre éclate une affaire : un article, un livre, un film se voit accuser de « révisionnisme », « esprit anti-parti », « caractère subversif ». Mais « alors que toute condamnation a un délai d'exécution au terme duquel on sort de prison, le verdict littéraire, sans cesse suspendu sur la tête du coupable, est une condamnation à perpétuité, qui retombe parfois jusque sur les enfants ».

Nguyễn Van Linh vint serrer la main du Dr Viện et lui demanda de lui remettre le texte de son intervention. L'écrivain Anh Duc et le dramaturge Tao Mat réclamèrent « la démocratisation ». « Le parti nous avait promis la démocratie lors de la lutte contre l'agresseur étranger. Le Parti doit tenir sa promesse vis-à-vis du peuple ».

Le peintre Phan Kê An déplora l'étroitesse d'esprit et la myopie résultant de l'influence maoïste encore vivace jusqu'à ce jour.

Le dramaturge Luu Quang Vu intervint pour clouer au pilori ce qu'il baptisa « monopole idéologique » en vertu duquel « il suffit d'un homme pour fournir la pensée à tous les autres et d'une grosse tête de dirigeant pour réfléchir à la place de toutes les autres ».

Pour le critique Nguyễn Dang Manh, dans les lettres et les arts, la liberté « est une question de vie et de mort. Ils sont comme l'oiseau. Attachez-le, il cesse de

chanter. Ou sinon, il chante à tort et travers n'importe quoi. Dès lors vous avez peur de le voir s'envoler. La direction, ajouta-t-il, méprise profondément les artistes. L'homme ainsi sous-estimé devient veule et mesquin. Respectez l'homme et vous le verrez grandir à ses propres yeux».

Le poète Bang Viêt déplora l'égalitarisme qui ravale les talents pour favoriser la médiocrité, la facilité et la flatterie vis-à-vis d'en haut. «On en vient à craindre «d'avoir un problème» pour le moindre écart. Si les lettres et les arts ne soulèvent pas des «problèmes», quelle peut bien être leur utilité?»

L'architecte Ta My Zuât déplora la confusion entre l'architecture et le bâtiment, les gaspillages et la dégradation du patrimoine. Les metteurs en scène Tràn Dac et Hai Ninh, qui s'élevèrent contre les multiples entraves vétustes bloquant les possibilités du cinéma, proposèrent que «le Comité Central prenne la direction d'une rénovation des lettres et des arts». Nguyễn Van Linh saisit l'occasion pour rappeler à Tràn Dac et du même coup à toute l'assistance et à tous les artistes que *«la lutte en cours pour le renouveau est acharnée et difficile»*. Et d'ajouter, *«Aide-toi et le ciel t'aidera»*. Réflexion fort significative des problèmes qui se posent encore au sommet du Parti communiste et de l'État pour réaliser une modernisation en profondeur. Revenant sur la question du retard, le romancier Nguyễn Quang Sang l'attribua à la direction qui «évalue les œuvres en inversant les critères. On taxe le beau d'affreux, on exalte les croûtes en les faisant passer pour des chefs-d'œuvre. Une vraie gabegie!».

Partant de son expérience personnelle, cet auteur qui a parti-

cipé à la guerre dans le Sud, mit en avant la nécessité impérieuse de ce qu'il appela avec humour la formule des trois TTT: Tai Nang, le talent, Tiên, l'argent (un minimum décent pour vivre et des droits d'auteurs qui ne soient pas dérisoires). Tu zo, la liberté.

Estimant qu'à l'heure actuelle, l'écrivain n'est toujours pas libre, il ajouta: *«De toute évidence, l'écrivain baigne dans l'angoisse, il serait excessif de dire qu'il vit dans la peur, le terme exact est l'anxiété»*.

Il craint les gens d'en haut, il redoute son entourage si bien que l'anxiété le ronge du dedans. Comment un artiste tenaillé par l'inquiétude pourrait-il créer quelque chose de bien, pour ne pas parler d'une grande œuvre?».

Le dramaturge Tât Dat, l'actrice Pham Thi Thanh, les chanteuses Ai Vân et Xuân Thanh posèrent également à travers leurs expériences personnelles le problème de la liberté de création entravée et parfois bafouée par des directives infantiles et une censure informelle, sans aucune base légale.

Résumant le débat en conclusion, Nguyễn Van Linh constatait que trois points faisaient l'unanimité:

- la sous-estimation du rôle des écrivains et des artistes,
- le manque de démocratie,
- les erreurs, insuffisances et injustices de l'organisation et des mesures administratives.

Cette synthèse finale déborda souvent du cadre spécifiquement culturel pour traiter des problèmes profondément politiques et sociaux.

«Dans le domaine économique et social, déclara notamment M. Linh, nous ne nions pas que nous avons à notre actif quelques bonnes réalisations. Mais à côté d'elles, que d'erreurs com-

mises ! Il est certain que la vie des gens, la vie des travailleurs ne serait pas aussi misérable qu'elle l'est aujourd'hui sans toutes ces erreurs. Le Comité Central s'efforce de les corriger. Mais pour ce faire, il faut en trouver les causes... Le renouveau est une révolution en profondeur, une révolution radicale : renouveau de la pensée, renouveau des programmes, renouveau de l'organisation, renouvellement des cadres.

« Les dirigeants conservateurs, responsables des erreurs, et allergiques à un véritable renouveau, ne sauraient rester à leurs postes ». « Vous avez beaucoup parlé de « dénouer les liens »... Qu'est-ce à dire ? Pour « dénouer les liens », je pense qu'avant tout, le Parti se doit de dénouer. Il doit délier les liens dans le domaine de l'organisation, des programmes, des statuts, des régimes administratifs... Mais d'un autre côté, je pense que, dans votre domaine, personne ne peut faire mieux que vous. C'est précisément dans ce sens que, ce matin, à l'occasion d'une intervention, j'ai rappelé le proverbe : « Aide-toi et le ciel t'aidera ». C'est à vous de réclamer que dans le champ qui nous concerne, on ne règle pas chaque question en la mettant sur les rails à la façon d'un wagon. Vous avez besoin de liberté pour vous occuper de votre travail. Si, dans le secteur de l'économie, il faut aujourd'hui développer la démocratie pour les producteurs, dans votre propre domaine aussi, c'est à vous de prendre les choses en mains ».

« La bureaucratie, l'oppression des masses, les détournements de fonds et de biens publics, la spéculation, le parasitage, la vie de château menée sur le dos des travailleurs manuels et intellectuels, les coutumes rétrogrades et les superstitions, la déca-

dence morale et tant d'autres fléaux, vous vous devez de les dépeindre d'une plume incisive... ».

« Notre Parti est le parti au pouvoir. Sa raison d'être et son essor reposent sur le peuple qui l'appuie, le peuple qu'il « prend pour base ». Avant d'accéder au pouvoir, notre parti s'est accroché aux masses et a vécu grâce à elles. Mais une fois parvenu au gouvernement, il a commis l'erreur de les laisser tomber, de les opprimer et de les voler. La bureaucratie et l'autoritarisme sont facilement apparus dans la direction économique et idéologique. Ces erreurs doivent être disséquées et clouées impitoyablement au pilori.

« Il est difficile dans une œuvre de s'en prendre à Monsieur le mandarin bureaucrate exerçant tous les pouvoirs de ses fonctions, mais il faut avoir le courage de le faire d'une façon ou d'une autre. Il faut parfois recourir à une histoire du passé pour piquer et faire sursauter ceux qui se sentent visés. Par le passé, on a vu des œuvres passer au pilon pour cette seule raison. L'auteur dut supporter bien des ennuis, et fut même à deux doigts de perdre sa place. Mais est-ce là une raison pour plier vos plumes pour « chatouiller agréablement les goûts » de cette triste engeance ? J'estime que l'artiste qui en vient là a perdu tout caractère révolutionnaire. (...)

« A travers vos interventions, je constate que vous partagez les idées que je viens d'avancer. Mais vous redoutez encore certains « fantômes ». En impulsant le renouveau, la résolution du VI^e Congrès vous a ouvert la porte. Malgré cette ouverture, on ne peut pas dire que tout ait été pour le mieux depuis.

Nous n'avançons pas sur une route asphaltée, plane comme un billard, mais sur un chemin

tortueux, tout jalonné de nids de poule. Bien que je ne sois ni écrivain, ni journaliste, certaines choses m'ont donné tant de démangeaisons que j'en suis venu récemment à rédiger la rubrique des « Choses à faire sur le champ ». Bien des gens s'en sont félicités et m'ont soutenu, mais cela se signifie pas qu'il n'y en ait pas eu d'autres pour dire : « Pourquoi dénigrer ainsi le régime ?... » « attention, c'est ainsi qu'on déclenche la révolution culturelle », etc. J'estime qu'il faut repousser l'ombre de la nuit, tout comme pour faire la rizière, il faut arracher l'herbe. On verra quantité de gens honnêtes surgir et passer à l'action si l'on parvient à écarter les mauvais éléments et à mettre un terme à leur façon d'agir. La difficulté de l'heure est d'oser dire ce qui ne va pas. Et c'est précisément pourquoi je me sens sur les mêmes longueurs d'ondes que vous ».

Le nouveau directeur de l'hebdo des lettres, le romancier Nguyễn Ngọc fit alors savoir qu'il avait reçu le feu vert de Nguyễn Văn Linh pour publier son intervention et annonça une prochaine résolution du Bureau politique sur les lettres et les arts. En février 1988, celle-ci reprit les vues de Nguyễn Văn Linh en y additionnant celles des conservateurs qui disaient en fait, le contraire.

Pour sa part, Nguyễn Ngọc précisait son orientation fin octobre 1987. Pourquoi tant d'erreurs, questionnait-il ? Certes la guerre a pesé d'un grand poids. En obligeant sans cesse à parer au plus pressé, elle a fait perdre de vue les perspectives à long terme.

Le ravitaillement par l'État sous forme de bons donnant droit à des portions mensuelles a fini par s'étendre au domaine de la pensée. « Périodiquement

l'échelon du bas vient auprès de l'échelon supérieur toucher sa « ration de pensée » pour sa consommation personnelle et celle de son service durant une période donnée. Si, pour une raison ou une autre, cette distribution d'idées n'a pas lieu, le voilà tout désarmé. Incapable de réfléchir par lui-même et d'oser penser autrement, il se résigne à attendre. Car le pli s'est pris : le droit de penser appartient à la hiérarchie » (1).

« Chez nos artistes et nos écrivains, cette habitude est devenue une seconde nature. Récemment, j'ai vu un écrivain connu, bien placé dans notre direction, se rendre auprès de la commission des lettres et des arts du C.C. dirigée par le camarade Trần Dô pour supplier qu'on réponde à cette question qui l'angoissait : « Quelle est l'orientation principale : vers le positif ou vers le négatif ? L'écrivain doit-il avant tout faire l'éloge de ce qui marche ou, à l'inverse, partir en guerre contre ce qui ne va pas ? Jusqu'où doit-il aller dans sa critique combative ? Quelle proportion respecter ? En l'écoutant, je ne pouvais personnellement m'empêcher de penser : si tu es incapable de savoir par toi-même ce que tu dois exalter ou combattre dans la vie d'aujourd'hui, qui tu aimes et qui tu détestes, pourquoi, comment et jusqu'où, quel genre d'écrivain peux-tu bien être ? ».

La culture — poursuivait Nguyễn Ngọc — a été beaucoup trop politisée. On n'a cessé de lui reprocher le manque d'esprit de classe, le révisionnisme ou des déviations bourgeoises. En dernière instance, l'erreur vient de là car « l'art est pour l'homme une manière d'être qui lui permet de rester toujours humain, de ne

(1) « Prévoir et s'engager », *Tuổi trẻ*, 24 octobre 1987.

pas s'abaisser au rang de l'animal sans pour autant devenir un saint sans utilité, ni charme... Le sens de l'art est le sens de l'humain » (2).

Le directeur de l'hebdomadaire littéraire en venait ainsi à reprendre le thème clef de la dissidence de 1956 qui avait baptisé son journal « Humanisme », Nhân Văn.

Zuong Thu Huong qui avait donné un tour très personnel et direct à ses critiques, fit publier son intervention dans l'organe non conformiste de Ho Chi Minh Ville, Tuổi Trẻ (Jeunesse) (3).

Cette romancière au tempérament de feu rappelait les pressions exercées sur elle par la police, en 1980, pour avoir alors osé ouvrir la bouche trop tôt : « Après mon intervention, un haut dirigeant du Parti, responsable de la culture, m'a désapprouvée et intimidée en ces termes : « il faut mobiliser toutes les forces de la sécurité publique et de la sécurité politique à l'égard des écrivains et des artistes ». A la pause de midi, personne n'a osé se mettre à ma table de peur d'être impliqué. La police (de la section 78) est venue faire des enquêtes dans mon service. Heureusement l'entreprise où je travaille est dirigée par une équipe honnête qui a répondu que je m'étais engagée volontaire dans le Binh Tri Thiên pendant dix ans contre les Américains ».

Généralisant son propos à l'ensemble de la situation dans le Nord, la romancière ajoutait : « La corruption et l'oppression des masses se manifestent partout. La faim a frappé à la porte de beaucoup de gens et particulièrement chez les cadres urbains et chez les paysans du Centre et du delta du Nord. Plus d'une fois, je me suis posé la question : « Est-ce que les dirigeants politiques, les écrivains,

les journalistes et le peuple se souviennent encore des articles et des livres glorifiant la prospérité de notre économie ? ... La majorité des intellectuels honnêtes se sont tus. Les mensonges écrits sur le papier sont de nature aussi criminelle que les statistiques truquées et les faux rapports. Un professeur a tout fait pour démontrer que le maïs est plus nourrissant que le riz. Un autre tenant de doctorat a prouvé que le liseron d'eau est plus nourrissant que le bœuf. Je ne nie pas que le liseron d'eau contienne plus de vitamines que le bœuf, mais prouver que ce légume est plus nourrissant que la viande est une supercherie. La moitié d'un pain, c'est toujours du pain, mais la moitié de la vérité n'est plus la vérité » (4).

La contre-offensive la plus ouverte a été déclenchée, en juillet 1988, dans la revue théorique du PC à Hanoï par un « lecteur » qui ne mâche pas ses mots. A ses yeux, les rénovateurs ont créé une atmosphère irrespirable. J'ai hésité à vous écrire, dit-il d'emblée dans sa « lettre ». « Tout le monde m'en dissuadait » : il va t'arriver la même chose qu'à Dang Buu ». Ce quidam avait contesté la véracité des faits publiés dans divers reportages de l'hebdo Van Nghê, sans obtenir d'autre résultat que se faire traiter de tous les noms par la rédaction et l'opinion. Notre journal littéraire, affirmait ce lecteur apparemment désespéré, reprend les propos de Vietnamiens d'outre-mer qui voient tout en noir. Après

(2) NGUYEN NGOC, Pousser au maximum les capacités sociales des lettres, Văn Nghê, 31 octobre 1987.

(3) Faut-il parler de la prophétesse Zuong Thu Huong ? La famine devait bel et bien sévir en avril 1988.

(4) Tuổi Trẻ (Jeunesse) ; 17 octobre 1987, traduction de Minh Tu qui a donné l'intégralité de ce texte dans Chroniques Vietnamiennes, Paris, n° 4, été 1988, pp. 27-29. (B.P. n° 746, Paris 75532 Cedex 11).

avoir jugé excessives les idées avancées lors des journées d'octobre 1987.

Il assure qu'on ne saurait parler d'une « affaire Nhân Văn », car cette action politique a été sanctionnée par une condamnation en bonne et due forme. Et de reprocher à l'organe des Vietnamiens de la République Fédérale Allemande, *Dât Nuoc*, d'avoir reproduit l'intervention de Zuong Thu Huong dès le mois de novembre. Il explose d'indignation face au mensuel de ces compatriotes installés au Canada (mais favorables à Hanoi!), *Dât Viêt*, qui avait osé imprimer comme une « libre opinion » l'avis d'un Vietnamien de « Belgique demandant au Parti de s'auto-dissoudre pour remettre la gestion de l'État au peuple » (5). Le subterfuge est toutefois si cousu de fil blanc que le camouflage saute aux yeux : dans la pénurie de publications étrangères qui règne à Hanoi, ce lecteur si bien informé ne pouvait être qu'un analyste des services centraux ayant à sa disposition toute la gamme des bulletins vietnamiens édités à l'étranger.

Pourquoi « l'indignation » de ce prétendu « lecteur » ? Tout s'éclaire si l'on reprend attentivement la table ronde publiée en avril-mai par la même revue sur « le renouveau des lettres et des arts dans le cadre du renouveau du Parti », façon aimable et quelque peu alambiquée de dire ce qui ne peut plus se crier sur les toits : le comité central doit encore diriger les travailleurs du porte-plume. Autrement dit, ceux-ci n'ont pas à explorer et prospecter la politique et le social comme le réclament Nguyễn Khắc Viện et Nguyễn Ngọc ; ils sont là pour suivre et non pour devancer.

A la relecture, on découvre dans le texte de la table ronde une

note infra-paginale mentionnant comme un détail très secondaire, une décision fondamentale du secrétariat qui contredit implicitement le nouveau mot d'ordre, « parler franc, parler vrai » :

« Sur la question du *Nhân Văn Giai Phẩm*, le secrétariat du C.C. formule ainsi son point de vue : il s'agit là d'un procès politique qui a été conclu et réglé, on ne revient pas sur cette affaire. Le secrétariat est d'accord pour que la commission de la culture, des lettres et des arts auprès du Comité Central examine le cas de chaque écrivain et artiste qui a apporté sa collaboration au groupe *Nhân Văn Giai Phẩm* et analyse une à une leurs œuvres. En fonction de l'attitude et des activités de la personne concernée, on décidera sa réadmission dans l'Union des Écrivains (sans employer l'expression « réintégration dans la qualité de membre de l'association ») (6).

En clair : l'affaire *Nhân Văn* est réglée. Inutile d'y revenir. Point final. Mais discret. Une telle décision va à l'encontre des perspectives esquissées par Nguyễn Văn Linh en octobre 1987. La liberté de ton de cette assemblée, dont témoignent l'intervention au vitriol de Zuong Tu Huong, les grandes lignes de celle du Dr Nguyễn Khắc Viện et les écrits sulfureux parus dans la presse depuis près de deux ans sur cette lancée renovatrice annonçaient une réelle ouverture, une glaznost à la vietnamienne.

A l'heure où Moscou réhabilite juridiquement et politiquement les innombrables victimes de Staline à l'échelon le plus haut de la direction et commence à

(5) Quelques points à réaffirmer, par Nguyễn Thanh Hà, *Tap Chi Công San*, 7-1988, pp. 63-67.

(6) Note de Ngọc Lê, rédacteur qui a établi le texte de la table ronde, *Tap Chi Công San*, 5-1988, p. 68.

rendre à Trotski son rôle dans la révolution, on aurait pu s'attendre à ce que le PCV s'attaque lui aussi aux pages sombres de son histoire. Et ce, d'autant plus hardiment qu'elles sont incomparablement moins nombreuses que celles de ses homologues chinois, soviétique ou coréen. Si Ta Thu Thâu et ses compagnons trotskistes furent abattus en 1945-1946 dans des circonstances obscures qui ne parviennent pas pour autant à masquer l'origine des coups, n'avaient-ils pas été dans les années trente, les collaborateurs du P.C. indochinois au sein du groupe «La Lutte», à une heure où il en allait tout autrement à Moscou ? Leur réhabilitation qui s'impose ne pourrait que contribuer à ranimer une confiance qui ne cesse de se déliter depuis 1975.

Alors que les ignobles verdicts des années trente sont annulés à Moscou, Hanoi pouvait bien plus aisément revenir sur le jugement formulé en janvier 1960 contre les leaders du *Nhân Van*, à la suite d'un procès express (mais unique) qui ne prononça que des peines de prison pour un délit d'opinion transformé en accusation d'espionnage sans preuve convaincante.

Par son immobilisme, le Parti communiste vietnamien donne une image de son passé bien plus sombre qu'elle ne l'est réellement. Dans le cours d'une guerre aussi impitoyable que longue, il a su, malgré l'influence désastreuse du maoïsme, maintenir dans son sein et avec ses intellectuels un dialogue minimum dont on chercherait en vain l'équivalent chez ses frères et ses cousins.

Dans son propre intérêt, le parti communiste vietnamien devrait publier ses archives. Si contrastées, si sombres qu'elles puissent être parfois, elles auraient au moins l'avantage de lui rendre la crédibilité qu'il a perdue auprès de l'opinion à l'intérieur comme à l'extérieur. Face aux autres pouvoirs de l'ex-bloc socialiste, il apparaîtrait moins noir qu'on le voit.

Si triste, si grise, si lamentable et si injuste que soit la répression du groupe *Nhân Van Giai Phâm*, elle est bien loin d'être aussi cynique et aberrante que celle des partisans des Cent fleurs dans la Chine de 1957, la révolution culturelle de Mao ou les purges du Petit père des peuples, même si elle leur est idéologiquement apparentée.

Qu'en fut-il réellement ? Nous allons tenter de le voir.

L'affaire Nhân Văn-Giai Phâm

1950 marque le début de l'importation massive du maoïsme au Viêt-nam. Première capitale à reconnaître le gouvernement Hồ Chi Minh, dès le mois de janvier, Pékin peut se présenter comme l'allié privilégié. C'est donc avec empressement que l'on accueille ses conseillers, qui présideront à l'ouverture des cours de « rectification idéologique ». Ces séances de critique et d'autocritique, suivies de confessions, et le durcissement général qui en résulte ont un double effet négatif à court et à long terme. Dans l'immédiat, elles poussent à quitter la résistance nombre d'intellectuels qui « rentrent » (*zinh tề* = rentrer) à Hanoï pour fuir un climat étouffant pour eux, notamment le célèbre compositeur Pham Huy, le poète Vu Hoàng Chuong et le futur romancier Zoan Quốc Sy. En décembre 1946, presque tous les intellectuels s'étaient repliés dans les campagnes, autant par opposition au colonialisme que par sympathie pour le gouvernement vietnamien. En 1950, le tournant maoïste achève de consommer la rupture entre radicaux et modérés. A plus long terme, il va entraver et parfois stériliser jusqu'à une date très récente la créativité des écrivains et des artistes, sans toutefois déboucher sur des aberrations aussi criantes que

celles de la révolution culturelle chinoise. Les intellectuels vietnamiens opposent en effet aux orientations officielles une résistance larvée très largement majoritaire, après avoir vainement manifesté une opposition ouverte entre 1955 et 1957.

Quelques personnalités de la direction du parti communiste ont soutenu ce courant en coulisse sans pour autant s'engager au grand jour, pour des raisons tactiques dictées par l'impératif d'union nationale face à l'intervention américaine au Sud Viêt-nam. La dissidence des intellectuels vietnamiens revêt ainsi un caractère contradictoire car elle se trouve face à un dilemme tragique : soit elle conteste radicalement le colonialisme et se rallie à un communisme de style maoïste, soit elle critique la méthode de ce dernier et se trouve finalement contrainte à se renier ou à rejoindre la zone française. Déchiré entre son identité vietnamienne qui le pousse à tout accepter pour faire renaître la patrie perdue, et sa formation occidentale qui le pousse vers la quête d'une impossible liberté individuelle, l'intellectuel va vivre toutes ces années à la fois comme une épopée exaltante et comme un drame qui le ronge en profondeur.

L'orientation officielle reprend

les grandes lignes avancées par Mao à Yen-an en 1942 et mises en œuvre en Chine sous la poigne du critique Zhou Yang. Entre 1949 et 1952, le milieu culturel vietnamien est à plusieurs reprises invité à appliquer les directives idéologiques suivantes ; ses œuvres doivent mettre en scène des personnages types (*diên hình*), et servir la propagande du moment (*phục vụ kip thời*). La haine (*căm thù*) de l'ennemi colonialiste, puis du propriétaire foncier s'impose comme un thème prédominant. Ces contraintes seront très douloureusement ressenties par les artistes et les écrivains vietnamiens : « aussi pénible que le déplacement d'une montagne » écrivait le peintre Tô Ngọc Vân, mort plus tard à Dien Biên Phu (1).

D'autres par contre se replient sur eux-mêmes et s'interrogent. Ils ne produisent plus rien ou presque. Tel est le cas de Nguyễn Công Hoan et Nguyễn Tuân, écrivains pourtant chevronnés. Le communiste Nam Cao lui-même écrit fort peu d'œuvres d'imagination, absorbé qu'il est par des tâches pratiques militantes qu'il juge prioritaires (journalisme, manuels scolaires). L'extrême pénurie de moyens renforce les aspects négatifs des directives venues d'en haut. Celles-ci ont du moins l'avantage de remettre en valeur les formes artistiques traditionnelles (théâtre *chèo*, *tuồng* ou *cai lương*, romans en vers, notamment « *L'histoire de Kiêu* » de Nguyễn Zu) que, pour faire table rase du passé, on avait voulu écarter comme « féodales » (*phong Kiên*) au lendemain de la révolution. La direction encourage la lutte systématique contre l'analphabétisme et l'ascension de nouveaux auteurs issus du peuple. La tonalité générale des écrits, marquée au

coin de la propagande, suscite chez les intellectuels un mécontentement refoulé qui trouvera son expression ouverte en 1956 dans le mouvement des périodiques *Nhân Văn* et *Giai Phẩm* (Humanisme et Belles Œuvres). Contrairement donc à ce qui peut sembler à première vue, la contestation dans le milieu littéraire et artistique du communisme vietnamien n'a pas été le fruit direct des Cent Fleurs chinoises : elle les a au contraire précédées mais, comme on va le voir, à huis clos, chez les militaires.

CENT FLEURS TROP TÔT ÉCLOSES

Au lendemain de Dien Biên Phu, où il se trouvait dans les services culturels sous les ordres du commissaire Trần Dô, un jeune écrivain, Trần Zân, fut envoyé en Chine rédiger le scénario d'un film sur la bataille. Il s'y heurta au mentor politique borné qui l'accompagnait pour le contrôler et revint au Vietnam plus tôt que prévu. Entre temps, il avait pris connaissance des vues de Hu Feng, qui trouvaient alors tant d'écho en Chine qu'il s'était enhardi jusqu'à écrire à Pékin pour demander une réorientation. Ce critique littéraire de gauche, internationaliste, cosmopolite et occidentaliste, très proche de Lu Xun dans les années 1930 à Shanghai, s'y était déjà heurté à Zhou Yang qui entendait régenter les lettres au nom du « Parti » ; et, dès le début des années 1950, Hu Feng fut le premier à prendre conscience

(1) *Van Nghệ*, n° 41, juillet 1953, p. 108.

des conséquences catastrophiques des mouvements de rectification idéologique. Voyant poindre à l'horizon « *un désert culturel* », il dénonça dans sa lettre les « *cinq poignards* » plongés dans le cerveau des créateurs : idéologie communiste obligatoire, inspiration limitée au monde ouvrier et paysan, rééducation idéologique, formes stylistiques imposées, sujets décrétés par le Parti. Selon lui, le réalisme socialiste devait se tourner vers l'homme et s'affirmer comme un humanisme (*nhân văn*). La création ne pouvant supporter aucun diktat, le monolithisme de l'organisation en place devait éclater en sept ou huit associations totalement indépendantes, rivalisant entre elles, sans jamais comporter plus d'un tiers de communistes à leur direction. L'écrivain, affirmait-il, ne doit jamais regarder la réalité à travers un prisme quelconque. La littérature telle qu'il la conçoit est un espace ouvert à la création dont la seule règle doit être la totale liberté de pensée et dont la valeur esthétique dépend essentiellement du talent de l'artiste.

Au retour de ce bref séjour en Chine, Trần Zân n'a plus qu'une idée en tête : s'affirmer dans le monde des lettres par une œuvre conforme à ses idées et promouvoir une évolution de la politique culturelle. Dès le début de 1955, paraît son roman-reportage sur la bataille de Diên Biên Phu, *Ngươi ngươi lộp lộp* : il y montre des hommes dans la complexité de leur caractère, sans chercher à en faire des héros ni à dépeindre la guerre proprement dite. Le livre connaît un réel succès de librairie.

Durant l'hiver 1954-1955, se constitue autour de Trần Zân un groupe formé de deux compositeurs de musique, Tu Phác et Đỗ

Nhuân, de deux poètes Hoàng Cầm et Trúc Lâm et un dramaturge Hoàng Tích Linh, tous militaires. Comme Hu Feng, ils songent à s'adresser aux autorités supérieures pour demander une réorientation idéologique. Cette initiative rencontre un grand écho chez les intellectuels de l'armée qui y collaborent d'abord avec enthousiasme. Concrètement, ces réformateurs souhaitent faire disparaître la tutelle des commissaires politiques sur la création en rendant leur autonomie aux écrivains et aux artistes de l'armée.

En fait, le projet va beaucoup plus loin et touche à la ligne culturelle même du parti communiste. Une plate-forme est mise au point collectivement et Trần Zân est chargé de la présenter lors d'une assemblée générale à laquelle assistent les plus hautes autorités, en février 1955. On n'en connaît qu'indirectement quelques éléments : « *La plus haute responsabilité de l'écrivain réside dans son respect de la vérité, sa fidélité envers elle, déclare Trần Zân. C'est là le critère suprême pour l'évaluation d'un auteur et de son œuvre...*

La révolution n'a nul besoin de thuriféraires qui encensent les programmes officiels. A fortiori de chamans qui en célèbrent le culte, qui mentent en frappant sur des cymbales et en psalmodiant de lamentables litanies... On trouve aujourd'hui dans notre littérature beaucoup d'artifice (et même d'hypocrisie), et, aussi, beaucoup de stéréotypes simplistes. L'écrivain pose un cadre et oblige la réalité à s'y insérer de force ». Après avoir brossé un portrait ironique du « héros » standard, Trần Zân poursuit : « *Pourquoi n'écrit-on pas sur les bureaux, par exemple ? Ou sur l'amour ?... Pourquoi restreint-on les personnages dignes d'être*

portraiture aux individus d'origine ouvrière ou paysanne ? Le réalisme encourage cent écoles à s'épanouir tant sur le fond que dans la forme ».

Dès février 1955, une campagne des Cent Fleurs est donc en gésine dans le département culturel de l'armée vietnamienne. Il faudra attendre encore plus d'un an pour que le célèbre mouvement portant ce nom soit déclenché en Chine et près de deux ans avant qu'il ne se traduise en acte pour tourner brusquement court au début de l'été 1957. Cette initiative en cercle restreint, et son brusque avortement, attestent le dynamisme des milieux intellectuels de Hanoï et l'étroitesse de vues de certains dirigeants qui l'ont d'emblée étouffée. Ces hommes ont sinon des justifications, du moins des excuses. A cette heure, le Nord connaît une trêve plus qu'une paix définitive. Au même moment, en Chine, Hu Feng est en train de basculer avec perte et fracas dans l'immense poubelle du maoïsme sous les feux d'une campagne soigneusement orchestrée.

Le projet des rénovateurs de l'armée vietnamienne capote donc brusquement au cours de la réunion, à la suite d'une intervention du directeur du commissariat politique de l'armée, le général Nguyễn Chi Thanh qui juge leurs demandes inspirées par le libéralisme bourgeois » (2). Un clivage s'opère alors chez les artistes. Certains comme Đỗ Nhuận rallient la ligne officielle. D'autres s'obstinent, notamment Trần Zân et Tu Phác qui sont mis aux arrêts de rigueur, puis envoyés comme observateurs de la réforme agraire, à titre éducatif.

Tout semble rentré dans l'ordre quand, à la veille du Têt 1956, paraît un recueil contestataire, *Giai Phâm Mùa Xuân* (Les Belles

Œuvres du Printemps). Un poème de Trần Zân, *Nhật dinh thang*, (Nous vaincrons) y dépeint, sous un jour sombre qui se veut optimiste, le malaise régnant dans le Nord. Bien que cette brochure soit avant tout l'œuvre d'écrivains de l'armée (Hoàng Cầm, Lê Dat, Trần Zân), sa censure n'est pas prise en mains par les militaires, mais par les responsables civils des questions culturelles au sein du P.C., Tô Hữu, secondé par le critique Hoài Thanh. Cet ancien partisan de l'art pour l'art rallié au réalisme socialiste après 1945 monte en première ligne combattre les idées réactionnaires qu'il croit déceler chez Trần Zân.

Le climat se tend davantage encore en passant de l'armée aux civils. Paradoxalement il semble bien qu'il y ait entre les tenants des deux conceptions de l'art au sein de l'armée sinon un vrai dialogue, du moins un certain respect mutuel qui brusquement disparaît. Cette tolérance relative venait-elle de soutiens haut placés dans le commandement ? Tout porte à penser que le commissaire politique de la bataille de Dien Bien Phu, Lê Liêm, penchait en faveur des réformateurs. Le général Trần Dô dépeint sous un jour sympathique par Trần Zân dans son roman fut très vraisemblable un élément modérateur. Quoi qu'il en soit, à partir de février 1956, les services idéologiques entrent en guerre contre les contestataires. La brochure est saisie. Une séance de critique enflammée accuse Trần Zân qui vient d'être purement et simplement jeté en prison, tandis que la situation ne tarde pas à devenir de plus en plus grave pour la direction du fait de la conjonc-

(2) HOÀNG CẦM, La personne de Trần Zân, *Nhân Văn* N° 1, 20 septembre 1956.

tion de la crise du communisme international et de la mise au jour d'erreurs majeures commises depuis plusieurs années en politique intérieure.

1956 voit se succéder coup sur coup les explosions au sein du bloc communiste : le rapport secret de Khrouchtchev sur Staline, le 24 février, le discours de Lu Dingyi sur les Cent Fleurs à Pékin, le 26 mai, le bouillonnement des cercles Petöfi à Budapest, l'insurrection de Poznan, le 28 juin et finalement la révolte hongroise d'octobre écrasée par l'intervention soviétique, au début de novembre.

Ces événements trouvent d'autant plus d'échos à Hanoï qu'ils jalonnent la révélation progressive des catastrophes sociales et des crimes engendrés par l'application des principes maoïstes. La réforme agraire (*cai cách ruộng đất*) et la purge du parti communiste (*chinh đôn đảng*) menée parallèlement sur les conseils d'« experts » chinois, ont provoqué de nombreuses exécutions dont l'injustice commence à se révéler au moment même où les autorités, puis l'intelligentsia prennent connaissance du fameux rapport secret sur Staline. En conséquence, le contrôle policier systématique de la population et de ses déplacements (*hồ khẩu*), la classification des gens en fonction de leur livret biographique (*lý lịch*) sont contestés. Dans les milieux culturels, la direction déjà indirectement attaquée à l'occasion de débats littéraires au début de 1955 avait réussi à reprendre en main la situation. La saisie du recueil des « Belles Œuvres », la critique et l'arrestation de Trần Zành au début de février 1956, avaient pu se faire sous le voile d'une apparente unanimité. Mais les révélations concomitantes des erreurs sanglantes de Staline, de la

réforme agraire et de l'épuration du Parti vont radicalement changer l'atmosphère. L'attribution des prix littéraires pour 1955-1956 est ouvertement contestée. Au cours d'une houleuse assemblée des artistes et écrivains, du 1^{er} au 18 août 1956, l'aspiration à la liberté s'exprime avec tout autant de force que les revendications matérielles. Pour tenter d'endiguer cette vague déferlante, le critique Hoài Thanh publie son autocritique dans l'hebdo littéraire *Van Nghệ*, le 20 septembre. Trop tard. Le même jour sort des presses le premier numéro d'un journal contestataire qui n'entend pas mâcher ses mots : *Nhân Văn* (Humanisme). Son titre, inspiré de Hu Feng, annonce la couleur.

UN BREF TRIMESTRE DE DÉBATS AU GRAND JOUR

Cinq numéros de ce périodique de format quotidien sortiront des presses entre le 20 septembre et le 20 novembre ; le sixième sera interdit et confisqué à l'imprimerie, avant même la composition, le 11 décembre. Sur cet élan, le *Giai Phâm* a réédité son premier numéro confisqué et en a sorti quatre autres. Cet automne se transforme en printemps pour les périodiques qui se mettent à éclore : *Đất Mới* (Terre Nouvelle) publié par les étudiants, *Tram Hoa* (Cent Fleurs) du poète Nguyễn Bính (dix numéros entre octobre et décembre), *Noi Thât* (Franc Parler) de Hoàng Công Khai, *Tập San Phê Bính* (Revue de critique) qui tiendra jusqu'en fin 1957.

Dans les derniers jours de novembre est annoncée la parution de *Tú zô ziên dân* (Tribune Libre) et *Sáng Tao* (Création) consacré au cinéma et au théâtre. Il ne semble pas qu'ils aient vu le jour. Sous cette vague de libres propos ont cédé les dignes des journaux conformistes qui paraissaient précédemment. Les quotidiens *Nà Nôi Moi* (Le Nouvel Hanoï), *Thói Mới* (Temps Nouveaux), l'hebdo *Van Nghê* (Lettres et Arts) sortent souvent des rails de l'orthodoxie. Dès janvier, *Tô Quốc* (La Patrie) avait ouvert la voie en publiant sous un pseudonyme un texte de *Trần Zàn* persiflant la réforme agraire tout en la célébrant. Début novembre, l'organe du Parti, *Nhân Zân* (Le Peuple) se met lui aussi à donner des informations quasi exemptes de propagande.

En dehors de quelques rares exceptions, la rédaction du *Nhân Văn* rassemble d'anciens résistants dont bon nombre viennent de l'armée et qui ont adhéré sincèrement au parti communiste avant de demander parfois à le quitter. Certains d'entre eux sont d'autant plus individualistes et anarchistes dans leur comportement qu'ils se veulent plus révolutionnaires, et ces éléments d'une gauche intellectuelle portée à ruer dans les brancards constituent le noyau dur du groupe qui, en attirant d'autres composantes dans son orbite, recompose en miniature le pays réel.

L'animateur et le stratège de l'équipe est l'ancien secrétaire à la Jeunesse du premier gouvernement de *Hồ Chí Minh*, *Nguyễn Hữu Dạng*, communiste de la fin des années 1930, mis peu à peu sur la touche dans les premières années de la guerre. Il s'est associé à *Trần Thiệu Bao*, collectionneur de tableaux et propriétaire des éditions *Minh Đức*.

Le groupe est en contact avec les intellectuels et les bourgeois patriotes qui le soutiennent financièrement. Dang oriente l'action sans se mettre en avant (son nom apparaît peu), la direction étant confiée au vieux lettré *Phan Khôi*, figure éminente du journalisme et de la sinologie vietnamienne. Cet admirateur du critique chinois *Hu Shi* constitue à lui seul un mélange détonant de talent, de polémique et d'érudition, de diplomatie et de franc parler. Le peintre, caricaturiste et nouvelliste *Trần Zuy* assure le secrétariat de rédaction pendant qu'à l'arrière-plan les auteurs dissidents de l'armée et du parti *Hoàng Cầm*, *Lê Dat* et *Trần Zàn* assurent l'essentiel du travail avec l'aide de *Trần Lê Văn*, *Chu Ngoc*, *Hoàng Tích Linh* et beaucoup d'autres.

Quatre grands maîtres de la pensée vietnamienne ont accepté d'investir leur prestige dans l'entreprise : le père de la lexicographie et de l'anthropologie du pays, *Dào Zuy Anh*, entré en révolution dès les années 1920, l'avocat démocrate *Nguyễn Manh Tuong* écrivain de langue française, titulaire de deux doctorats, l'un de lettres et l'autre de droit d'État Français, le philosophe *Trần Đức Tháo*, husserlien passé au marxisme, collaborateur des *Temps Modernes* de Sartre et auteur de *Phénoménologie et matérialisme dialectique*, et enfin le biologiste *Dặng Văn Ngú* qui permit au Viet Minh de fabriquer des antibiotiques avec des moyens de fortune dans la jungle. *Thuy An*, anciennement directrice de deux périodiques féminins et auteur d'un roman d'amour éthéré, est devenue l'égérie du groupe. La palette serait incomplète si l'on omettait *Vân Cao*, musicien et peintre, auteur de l'hymne national, et le critique trotskyste *Trúông Túu*.

qui fut le premier à introduire la psychanalyse au Vietnam en 1943. Autour de ces figures de proue, gravitent activement une quarantaine d'auteurs et d'artistes, en particulier de nombreux peintres, les deux plus engagés étant Sy Ngoc et Nguyễn Sáng, ce dernier venu du Sud, en 1954.

Curieusement le journal contestataire *Nhân Văn*, en dépit de sa verdeur de langage, est autorisé ou au moins toléré par le parti communiste. Son franc-parler répond à une intention délibérée de la rédaction. Chu Ngoc l'affirme très nettement dans le numéro 3 du *Nhân Văn* : « Nous entendons seulement nous en tenir à la méthode suivante dans nos critiques : dire ouvertement, dire vrai, dire tout ». Ces contestataires ne récusent pas a priori le socialisme, mais la forme sous laquelle il se présente. Ils se refusent à assimiler socialisme et monolithisme, patriotisme et totalitarisme et cherchent à démontrer qu'il existe d'autres voies. La sincérité, le respect de la vérité inspirent leurs efforts, face à des attitudes qu'ils jugent hypocrites.

Cette critique directe, au grand jour, va plus loin que celle qui se développe à la même époque en U.R.S.S. ou en Chine, où la contestation n'avance que sous le masque de la fiction comme dans *Le dégel* d'Ehrenbourg ou *L'homme ne vit pas seulement de pain* de Dudintsev. Elle réclame ouvertement la publicité des débats, sans céder aux arguments du pouvoir qui s'appuie en particulier sur le risque de voir de tels écrits utilisés par des gens mal intentionnés pour étouffer la contestation : « Si dans la population et dans la presse, écrit Trân Lê Văn, la critique publique avait été mise en œuvre auparavant, chacun disant ouvertement et franche-

ment ce qu'il pense pour que la direction distingue peu à peu le faux du vrai dans l'exécution même de sa politique, on aurait certainement évité bien des catastrophes (3) ».

Pour sauver l'humanisme et ses valeurs, en particulier l'amour, indissociables de la démocratie, ces auteurs peignent les vices et les erreurs engendrés par le totalitarisme dans des nouvelles, récits, saynètes, drames ou soties empreints d'un réalisme sombre, mais fidèle, ou d'un humour corrosif. Je me bornerai à un seul exemple, celui de la parabole la plus brève. Dans « M. le Pot à Chaux », Phan Khôi décrit ce récipient familier, indispensable aux chiqueurs de bétel, mais qui présente l'inconvénient de s'obstruer avec le temps.

Quand il devient inutilisable, la tradition veut qu'on le considère comme un petit dieu et qu'on le pose sur l'autel ou le mur de la pagode.

« J'ai écrit ce modeste essai, conclut-il, pour expliquer ces vers de Lê Dat.

« Il est des hommes qui parviennent à vivre un siècle

A la façon des pots à chaux

Plus ils vivent, plus ils deviennent inutiles

Plus ils vivent, plus ils sont bouchés » (4)

Si diverses et brillantes que soient ces pages littéraires, elles ne portent pourtant pas l'essentiel de la contestation. Les contestataires s'attaquent en effet directement aux questions de fond dont la solution sera reportée aux calendes Viêt : 1. liberté et démocratie, 2. légalité, droits de l'homme et renforcement des institutions,

(3) *Nhân Văn*, n° 2, 30 septembre 1956.

(4) *Giai Phâm mùa thu*, t II 1956.

3. ouverture dans tous les domaines de la pensée et de la recherche.

Les libertés démocratiques sont, dès le départ et de façon constante la clef de voûte des revendications politiques. D'un numéro à l'autre, d'une page à l'autre, d'un article à l'autre, elles reviennent comme un leit-motiv lancinant. C'est sur ce point autour duquel tout s'articule que le *Nhân Văn* donne la parole aux sommités de l'université en leur offrant sa une. En se réclamant du XX^e congrès du P.C. soviétique, le philosophe Trần Duc Thao aborde ce problème, le 15 octobre. Les erreurs qui pourraient se glisser dans le mouvement d'essor des libertés ne sauraient se comparer à celles de la réforme agraire, souligne-t-il, car cet essor « se réalisera par l'écrit et la parole sans toucher aux personnes physiques ».

Les libertés sont pour l'intellectuel aussi indispensables que l'air qu'il respire. On ne saurait les dire formelles. Elles coïncident avec les libertés individuelles qui sont « l'idéal de l'avenir, l'idéal du communisme qui commence à devenir une réalité historique en U.R.S.S. », après le XX^e congrès.

Le respect de la légalité et des institutions est le second point fondamental de la contestation. Nguyễn Hữu Dạng y consacra l'éditorial du n° 4, le 5 novembre. Rappelant les violations de la loi soviétique et les abus de pouvoir de Staline et de Béria dénoncés par Krouchtchev dans son rapport, il constatait : « Chez nous, c'est là un fait qui n'est pas facilement admis par tous. Parce que notre mépris de la légalité bourgeoise a pris de telles proportions que pour beaucoup d'entre nous il s'est transformé en mépris de la légalité en général et que, notre lon-

gue et dure résistance nous a habitués à résoudre les problèmes en vase clos au gré de nos préférences ». Tout autant que les carences de la direction, c'est cette absence du sens de la légalité qui explique les arrestations, les exécutions, les tortures et tous les abus de la réforme agraire. « Si les comités avaient senti en permanence sur leur tête l'oeil scrutateur du génie de la justice, s'ils avaient sans cesse entendu résonner à leurs oreilles ce rappel du tribunal » « si tu violes la loi, tu seras poursuivi », ils auraient certainement été plus circonspects et bien des catastrophes auraient été évitées au peuple. Qu'on ne vienne pas dire que l'appareil juridique risque d'engendrer la bureaucratie (*quan liêu*) quand ce sont la carence de la législation et d'institutions chargées de la faire respecter qui favorisent l'abus de pouvoir et l'autoritarisme ». Et de dénoncer du même coup les excès de zèle de la police, le contrôle trop strict de la population (*hồ khẩu*), l'ouverture du courrier par des tiers, la censure des articles de presse au mépris de la loi, les calomnies et les pressions politiques. Le texte réclamait en conclusion l'application de la constitution (ou sa révision), le fonctionnement normal de l'Assemblée nationale qui se doit de légiférer, et une réorganisation du ministère de la Justice qui mette en place un véritable pouvoir judiciaire.

Le 30 octobre, cette perspective juridique avait été plus amplement développée par Me Nguyễn Manh Túông dans un rapport magistral au Front de la Patrie. L'oubli de quatre principes de base était, selon lui, à l'origine des erreurs de la réforme agraire : la prescription des crimes et délits après un laps de temps donné ; le carac-

tère individuel de la responsabilité qui ne saurait s'étendre à la parenté ; l'obligation d'apporter la preuve évidente du délit et le respect des droits de l'inculpé. Derrière cet oubli des formes légales se profilaient trois raisons plus profondes : une difficulté à distinguer nos amis de nos ennemis — doublée d'hésitations sur notre propre identité — qui nous amène tous à porter des coups à nous-mêmes, le mépris de la légalité, assujettie au politique, et le mépris des spécialistes». Cette analyse l'amenait à préconiser trois mesures : la création d'institutions légales authentiques, la réalisation d'une véritable démocratie, la promulgation d'un régime garantissant la liberté de l'expression, de l'édition et de la presse. Ce texte devait paraître dans un périodique qui ne vit pas le jour. Il fut finalement publié à Saïgon. Pour plus de détails, voir *Sudestasie*, 18, rue Cardinal Lemoine, 75005 Paris, n° 2, juin 1988, pp. 61-66. Le carcan idéologique qui entrave les sciences naturelles est encore plus redoutable dans les sciences sociales, estime Dao Zuy Anh : « *Il n'est pas rare de voir des cadres sans autre expérience que politique ou se prétendant à tort spécialistes, affectés à la direction d'un organe culturel ou académique* ». L'étroitesse d'esprit se conjugue alors au laxisme sur le plan professionnel pour engendrer des recherches superficielles et seules les idées conformes aux thèses classiques du marxisme ou aux discours de nos dirigeants ont droit de cité. « *Quiconque déborde des cadres préétablis se voit qualifier de déviationniste à seule fin de lui clouer le bec... En fait, le débat est sapé à la base. Dans les recherches ou les discussions sur un problème quelconque,*

bien des gens n'ont qu'une peur, celle de sortir par inadvertance des sentiers battus de la pensée orthodoxe officielle, alors que la voie de la recherche doit être une avenue immensément large où chacun va et vient librement. Il faut éradiquer le dogmatisme et le culte de la personnalité pour libérer la recherche. Il faut appliquer la politique que met en œuvre le Parti communiste chinois dans ce domaine : « Que cent écoles rivalisent ! ».* Dao Zuy Anh in *Nhân Van*, n° 2 et *Giai Phâm*, mùa thu, n° 3.

DES PROPOS D'OMBRE ET DE VENT

Exception faite d'une provocation à l'encontre du poète Ngu-yên Bính au début d'octobre, la réaction des autorités, échaudées par les méthodes très dures de la réforme agraire, fut avant tout d'ordre administratif : rationnement du papier, augmentation de son prix et finalement saisie et interdiction.

La longueur des débats tenus par les autorités témoigne de leur désarroi. Une foi forgée dans la clandestinité les avait amenées à suivre à la lettre la ligne maoïste dont elles récoltaient soudain les fruits empoisonnés. Le seul leader non impliqué directement par ce fiasco était Giáp qui avait gagné Diên Biên Phu en écartant les avis de ses conseillers chinois. Voir Boudarel et Caviglioli, comment Giap faillit perdre la bataille de Dien Ben Phu, *Le Nouvel Observateur*, 8 avril 1983.

Après l'interminable session du comité central, il lui revint la tâche délicate d'expliquer les erreurs et de faire renaître la confiance devant 700 cadres à

Hanoi, le 29 octobre. Il leur tint des propos certes équilibrés, mais francs et courageux, compte tenu de sa position.

Début novembre, des mesures gouvernementales furent prises pour « corriger les erreurs », ce qui ne fut alors pas le cas en Chine. Le *Nhân Văn* publia des informations d'un ton assez nouveau. Le critique littéraire Hoàng Trinh relata la fin de son internement dans un camp avec des centaines d'autres militants arrêtés. La bureaucratie et les erreurs de gestion de la direction, les conditions de vie déplorables des ouvriers firent l'objet d'articles assez ternes, mais qui eurent du moins le mérite d'exister. La direction était au départ assez divisée. Le premier numéro de *Nhân Văn* aurait-il annoncé la prochaine parution d'une interview de Nguyễn Đình Thi si cet écrivain communiste très proche du pouvoir n'avait pas donné son accord ? Le sentiment de famille au sein du parti fut toutefois plus fort que le réalisme et le pragmatisme dont les tenants n'étaient à cette date, qu'une petite minorité, si prestigieuse fût-elle.

Tout comme dans le cadre de la déstalinisation en U.R.S.S. au lendemain du XX^e congrès, l'accent était mis sur le sort des communistes injustement frappés, bien plus que sur celui de l'ensemble des victimes de la répression. L'intervention soviétique ayant écrasé le soulèvement hongrois, le ton pourtant changea assez rapidement. Une campagne s'orchestra pour mettre un bâillon aux voix discordantes. Tout fut fait pour donner aux « cadres » qui ne pouvaient lire le *Nhân Văn* en dehors de Hanoi l'impression que ce journal les insultait et s'en prenait à eux. Présentant les dissidents comme des irresponsables jouisseurs, on les

accusa de faire le jeu de l'ennemi et de nuire à la réunification du pays. Le nationalisme restant très vif, l'argument avait du poids. Une plainte téléguidée des ouvriers imprimeurs servit de prétexte à la saisie et à l'interdiction.

Le pouvoir s'abstint toutefois de pousser à fond son avantage. Le congrès des lettres et des arts, en fin février 1957, bien que très strict sur la ligne, apparut encore comme un compromis. Les écrivains du *Nhân Văn* - *Giai Phâm* y assistèrent. Les revendications d'ordre matériel ou pratique furent prises en considération de même que les demandes qui ne mettaient pas en cause le monopole du parti. Mais sur le fond politique, la direction ne changea pas d'un iota son orientation.

Le bilan de ce trimestre de libération de la parole et de l'écrit doit être nuancé. La découverte des erreurs provoquées par une politique d'inspiration maoïste a amené la direction à tempérer son utopisme et à poser des garde-fous. Elle a certainement provoqué des clivages entre une majorité restée dogmatique et une aile pragmatique encore fort minoritaire. Si l'admiration pour la Chine ne s'estompe pas vraiment, elle s'accompagnera désormais d'une réflexion permettant une vision plus critique qui évitera de reproduire ses erreurs les plus graves, qu'il s'agisse du grand bond en avant qui suscite pourtant de l'engouement en haut lieu, des communes populaires ou surtout de la révolution culturelle qui ne provoquera plus que des réactions allergiques, exception faite de très rares tenants de l'extrémisme.

Sur le plan intellectuel, l'avortement du débat sur le fond n'implique pas pour autant l'immobilisme total. En philosophie, il

provoque certes la paralysie. Le projet d'un ouvrage collectif sur la pensée vietnamienne sera un fiasco alors qu'à titre personnel le marxiste Trần Văn Giàu réalisera une belle synthèse sur le sujet (5). La recherche sur le patrimoine national précolonial, libérée de certains préjugés gauchistes provoque un essor de l'archéologie, de l'inventaire du folklore, de la traduction et de l'édition des écrits des mandarins d'autrefois, favorisant par contrecoup les travaux historiques. Sur le plan littéraire, plusieurs auteurs communistes, notamment Nguyễn Khai, Nguyễn Đình Thi, Nguyễn Ngọc, Chu Văn tireront, à titre individuel, la leçon de ce tourbillon d'idées.

Sur le fond, la censure n'a rien résolu. Le malaise s'aggrave d'autant plus qu'il ronge du dedans sans pouvoir se manifester. L'expression libre étant désormais bloquée, les contestataires poursuivent le dialogue de sourds de manière indirecte. Jouant sur le clavier des métaphores, ils vont tenir des « *propos d'ombre et de vent* » (*noi bóng nói gió*), art dans lequel ils sont passés maîtres depuis longtemps. Simultanément ils pratiquent l'entrisme avec d'autant plus de facilité que la plupart des communistes directeurs de rédactions partagent en fait leur façon de voir.

Après le congrès de février, le 10 mai 1957, la direction lance un nouvel hebdomadaire, *Văn* (Les lettres) dont il ne sortit que 37 numéros car il ne tarda guère à publier des œuvres jugées trop pessimistes ou trop sentimentales. La revue théorique du parti communiste tira la sonnette d'alarme en juillet. La « soupe vietnamienne » (*Phở*) du grand « prosateur », Nguyễn Tuân était restée sur l'estomac des censeurs ainsi qu'une nouvelle de Thụy An et d'autres textes. Loin

d'admettre son laxisme, le secrétaire de rédaction, le communiste Nguyễn Hồng riposta en reprochant à l'auteur de cette critique « son schématisme et son esprit bureaucratique ». Au lieu d'obtenir l'effet escompté, la mise en garde poussa l'hebdomadaire à s'enfoncer plus encore sur la voie de la déviation. Les articles à l'éloge du parti diminuèrent pendant que les auteurs et artistes du *Nhân Văn - Giai Phẩm* faisaient successivement leur apparition dans les colonnes. Après Phùng Quán, Hoàng Cầm publia une brève pièce en vers sur le thème très traditionnel du pêcheur Trương Chi. La chanson de ce dernier devenait un appel à la liberté pour délivrer une belle (les arts) prisonnière de son père (le Parti) qui l'enfermait (6). Presque tous les artistes dissidents avaient trouvé asile dans le nouveau périodique quand, le 10 janvier 1958, leur maître à tous, Phan Khôi, bête noire des gardiens de l'orthodoxie, fit son apparition dans le n° 36 avec un récit à double sens : M. Năm Chuôt, orfèvre érudit, aussi habile que hâbleur, explique ses secrets à l'auteur et finit par lui dire : « *Quand on connaît peu la question, on doit écouter et ne pas intervenir. Je ne me lancerai pas dans des théories sur les lettres avec vous, pas plus que vous ne viendrez m'enseigner mon métier* ». Apparemment ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Une semaine plus tard, l'hebdomadaire cessait sa parution. En fait, l'inspiration venait de bien plus loin.

(5) D'après NGUYỄN KHANH TOÀN, A propos de l'ouvrage d'histoire de la pensée vietnamienne, *Triết Học*, n° 47, 4-1984, pp. 4-5. TRẦN VĂN GIÀU, *Sự phát triển của tư tưởng ở Việt Nam từ thế kỷ XIX đến cách mạng tháng Tám* (L'évolution de la pensée vietnamienne du XIX^e siècle à la révolution d'août 1945), 2 vol., 565 et 612 p., 1975.

(6) *Bon Nhân Văn Giai Phẩm...*, p. 33.

La déclaration commune des partis communistes réunis à Moscou en décembre 1957 influence tout le bloc socialiste où l'on décèle bientôt un raidissement général. A un début de dégel succède une nouvelle glaciation. En Chine où souffle un vent froid depuis la fin du premier semestre précédent, Ding Ling va être soumise aux feux de la critique, en dépit de ses états de service. En U.R.S.S., Boris Pasternak devra refuser son Nobel et sera exclu de l'union des écrivains. Khrouchtchev tiendra en septembre des propos analogues à ceux de Lu Dingyi qui a oublié depuis longtemps ses « cent fleurs ». Tous deux se prononcent pour une fructueuse collaboration du travail intellectuel et manuel dans la production. Entre-temps, le 17 juin, Budapest avait annoncé l'exécution d'Imre Nagy et de ses proches, pour « trahison ». Si l'on en croit Gromyko, cette même année, Mao a proposé à l'U.R.S.S. d'attirer les forces américaines au cœur de la Chine pour les décimer sous un tir atomique.

DE LA RÉPRESSION « RÉÉDUCATIVE » AU PROCÈS POUR TRAHISON

Au Viêt-nam, Lê Zuân s'en prendra au révisionnisme le 29 mai (trois semaines après Pékin). Sous le pseudonyme de Trần Lúc, Hồ Chí Minh exaltera durant l'été l'expérience chinoise du Grand Bond en avant. Dans le *Nhân Dân* du 16 septembre, il publiera un article « Briser la droite » (*Dánh tan phải*

hữu) présentant comme exemplaires la lutte menée en Chine contre Ding Ling et les intellectuels qui ont critiqué sévèrement le mouvement des Cent Fleurs. « La droite, écrit-il, est une mauvaise herbe empoisonnée. Mais notre politique est habile. Nous arrachons la mauvaise herbe pour en faire un engrais qui améliore nos rizières ». L'expression doit évidemment être prise au sens figuré. L'article met l'accent sur le rôle clef des cours de rééducation politique et sur la nécessité d'exclure les droitiers du parti communiste.

Dés janvier, la mécanique est mise en marche. Lors d'une réunion du Comité central consacrée aux problèmes des lettres et des arts, Tô Húu a déclenché une campagne contre « les saboteurs sur le front idéologique et culturel ». Début février, une première vague de « cours de rectification idéologique rassemble 172 participants ; une seconde déferle en mars avec 304 autres. Le mouvement touche à la fois les milieux littéraires et artistiques et les universités (7). La campagne de presse déclenchée en janvier bat son plein en avril et en mai, après la parution d'un éditorial du *Nhân Dân* appelant, le 13 avril, à « poursuivre la lutte pour éliminer jusqu'à la racine les pensées erronées ». Durant ces deux mois paraissent des mises en cause des figures de proue de la contestation, Trần Đức Tháo, Nguyễn Mạnh Tuồng, Đào Zuy Anh, Lê Đạt, Trần Zân, Hoàng Cầm, qui rédigent des autocritiques plus ou moins ambiguës dont les autorités se contentent, faute de mieux. Des accusations aussi vagues, mais

(7) *Bon Nhân Văn Giai Phẩm trước tòa án tư pháp* (La clique du Nhân Văn Giai Phẩm devant le tribunal de l'opinion), 1959, pp. 309-310 et 35.

non moins graves sont portées contre Phan Khôi, Truong Túu, Nguyễn Hữu Dang, Thuy An qui refusent pourtant de battre leur coulpe, malgré les risques qu'ils encourent.

Les conclusions de cette longue campagne sont tirées officiellement, le 4 juin, par Tô Húu qui se félicite des résultats obtenus fin juin et début juillet. Les diverses associations concernées tirent les conséquences pratiques de ces «séances d'études» en prononçant des exclusions et des sanctions sans commune mesure avec ce qui se passe en Chine pour les contestataires. Quatre dissidents sont purement et simplement exclus de la Fédération des lettres et des arts : Phan Khôi, Truong Túu, Thuy An et Trần Zuy. D'autres sont radiés pour une période de trois ans : les poètes Trần Zân et Lê Dat, les musiciens Tu Phác et Dáng Đình Hùng. Le poète Hoàng Cầm et le dramaturge Hoàng Tích Linh sont exclus du comité directeur de la Fédération, mais ne font pas l'objet d'autres sanctions formelles. Les peintres Sy Ngoc et Nguyễn Sáng et les musiciens Văn Cao, auteur de l'hymne national, et Nguyễn Văn Ty sont poussés à démissionner des associations dont ils font partie. Divers autres auxquels on accorde l'anonymat comme un privilège se voient infliger un avertissement. Cette discrétion est plus éloquente qu'un long discours : elle prouve indirectement l'ampleur même de la contestation chez les intellectuels. Parmi les 476 personnes prises dans ce grand cours idéologique, 300 environ sont des écrivains et des artistes, les autres venant de l'éducation nationale et des services de diffusion culturelle. L'ouvrage qui cloue au pilori le *Nhân Văn - Giai Phẩm* donne la liste des auteurs des textes

publiés, soit 84 noms dont il faut déduire les écrivains communistes qui se reprochent d'avoir sympathisé avec la dissidence comme Nguyễn Hồng, Tô Hoài, Vo Huy Tâm et les nombreux opportunistes difficiles à déceler. On ne trouve pas dans cette liste des écrivains comme Nguyễn Tuân, Doãn Giỏi, Chu Văn, Nguyễn Khai, Hữu Mai, Lê Khâm et même curieusement Xuân Ziêu et Cù Huy Cận pourtant très proches du pouvoir. La plupart des auteurs de l'armée brillent par leur absence. Sans tirer de conclusion définitive, on ne peut manquer de s'interroger.

Les dissidents ouvertement considérés par les autorités comme des leaders et des collaborateurs actifs réguliers des publications condamnées sont au nombre de 34. A l'examen, cette liste révèle l'absence de 23 noms (dont ceux de Đào Zuy Anh, Dảng Văn Ngú, Nguyễn Mạnh Tuông, sans doute à cause de leur prestige), ce qui porte le total à 57, soit environ 20 % des inscrits des associations des lettres et des arts. Proportion énorme car elle ne prend en compte que des contestataires passés à l'acte en s'affirmant comme tels.

L'été 1958 verra l'ensemble des écrivains, artistes, professeurs et étudiants partir dans les entreprises ou à la campagne pour «renforcer leur plateforme idéologique» au contact des ouvriers et paysans. On ne possède pas de témoignages précis et crédibles sur les conditions de ces séjours. Elles varièrent probablement beaucoup suivant les cas. Leur résultat fut sans aucun doute mitigé si l'on en juge d'après *Vào đời* (Premiers pas dans la vie), roman de Hà Minh Tuấn, publié en avril 1963, après de longs mois passés dans une usine. L'ouvrage souleva un tollé de la

critique officielle et fut retiré de la circulation : en dépit d'un happy end, il décrivait une direction bureaucratique provoquant par son incompetence le début d'une grève. Cet ouvrage peut être considéré comme la dernière manifestation du *Nhân Văn Giai Phẩm* bien que son auteur, venu de l'armée, n'ait collaboré à aucun de ces périodiques. Le fait n'en est que plus significatif d'une tendance profonde dont ce courant critique radical ne fut que l'expression ouverte.

Après une année sans incidents notables, les autorités culturelles décident de clore définitivement la controverse par un procès dont le verdict tombe comme un couperet sans la moindre campagne de presse préalable. Sous le titre « Le tribunal de Hanoï a jugé l'affaire d'espionnage Nguyễn Hữu Dang - Thuy An », le *Nhân Văn* du 21 janvier 1960 annonce brusquement que le délit d'opinion est désormais de la compétence de la police. Aucune preuve précise n'est fournie dans ce compte rendu très laconique, qui présente en outre le chercheur de l'École Française d'Extrême Orient, Maurice Durand, comme un agent des services français et américains. Les cinq personnes jugées, Nguyễn Hữu Dang, Lưu Thị Yên (dite Thuy An), Trần Thiệu Bao (dit Minh Duc, éditeur), Phan Tai et Lê Nguyễn Chi sont condamnées à 15 ans de prison et 5 ans d'indignité nationale pour les deux premières, 10 ans de prison et 5 ans d'indignité pour la troisième, 6 et 5 ans de prison et 3 ans d'indignité pour les deux dernières. Ces très dures condamnations sans dossier convaincant ne suffirent pas à mettre un terme à la dissidence puisque parut encore, en 1963, le roman de Hà Minh Tuấn. Le fait est pourtant

qu'après cet ouvrage, la critique de la vie intérieure du Nord ne fut plus que sporadique ou indirecte jusqu'au lendemain de la victoire sur le Sud où elle reprit aux alentours de 1980.

Dès l'été 1964, les premiers bombardements aériens font entrer le Nord directement dans la guerre. Plus encore que la répression judiciaire, l'intervention militaire américaine a aidé les idéologues à bâillonner les multiples voix contestataires qui s'exprimaient ouvertement ou en coulisse au Nord Viêt-nam. L'idéal patriotique prenait à nouveau la place première qui lui est toujours revenue dans la vie intellectuelle du Nord communiste. Les problèmes de la vie quotidienne, si graves et si évidents soient-ils, s'estompaient devant la lutte contre l'ennemi extérieur redevenue la priorité des priorités tout comme durant la guerre contre le corps expéditionnaire français.

Cet article a été rédigé dans le cadre d'une étude entreprise grâce à une bourse de la Fondation Ford, attribuée par le Social Science Research Council de New York.

"Dissidences intellectuelles au Vietnam" L'affaire NHAN VAN GIAI PHAM
("Intellectual Dissidences in Vietnam" The NHAN VAN GIAI PHAM Case)

By Georges Bourdarel in Politique Aujourd'hui en Europe, January 1989
r ~~Publication~~: (Editions Michel de Maule)

Recounting of the famous meeting in Hanoi in October 1987 when
Party ~~leader~~ chief Nguyen Van Linh had a face-off with several

hundred Vietnamese intellectuals on the matter of freedom of
cultural expression. Frequent references to the famed ~~hundred~~
~~flowers~~ ("hundred flowers blooming") ~~and~~ in the 1950's. *IN VIETNAM BUT IN THE CONTEXT OF* *NHAN VAN AFFAIR*

~~the~~ ~~flowers~~ ("hundred flowers blooming") ~~and~~ in the 1950's. *IN FRANCE*